Christine Bard, avec Frédérique El Amrani et Bibia Pavard, Histoire des femmes dans la France des XIXe et XXe siècles (Magali Guaresi)

Magali Guaresi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7339>

DOI : 10.4000/cdlm.7339

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2013

Pagination : 421-424

ISBN : 978-2-914-561-64-8

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Magali Guaresi, « Christine Bard, avec Frédérique El Amrani et Bibia Pavard, Histoire des femmes dans la France des XIXe et XXe siècles (Magali Guaresi) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 87 | 2013, mis en ligne le 15 juin 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7339> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.7339>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Christine Bard, avec Frédérique El Amrani et Bibia Pavard, Histoire des femmes dans la France des XIX^e et XX^e siècles (Magali Guaresi)

Magali Guaresi

RÉFÉRENCE

Christine Bard, avec Frédérique El Amrani et Bibia Pavard, *Histoire des femmes dans la France des XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Ellipses, 2013, 155 p.

- 1 Christine Bard, Frédérique El Amrani et Bibia Pavard proposent, dans cet ouvrage long de onze chapitres chrono-thématiques, un panorama synthétique mais éclairant de l'histoire des femmes en France aux XIX^e et XX^e siècles. Auteure de plusieurs ouvrages de référence en histoire des femmes et du féminisme¹, Christine Bard, assistée des rédactrices de deux thèses remarquées², réussit à compiler les principales connaissances formulées par les historien-ne-s des femmes ces dernières décennies et à rendre compte des orientations épistémologiques et paradigmatiques du champ de recherche en moins de 150 pages, imposant résolument l'ouvrage comme un classique à destination des chercheur-e-s, des étudiant-e-s et du grand public.
- 2 Les pages introductives, consacrées aux indépassables précisions définitoires, inscrivent l'ouvrage dans la principale évolution épistémologique du champ caractérisée par le passage d'une histoire centrée sur les femmes à une histoire du genre voire à une histoire « genrée ». Longtemps invisible au regard des historien-ne-s, la participation active des femmes au cours de l'histoire est réaffirmée avec force. Les auteures les montrent partie prenante des grandes mutations de la contemporanéité française. Mais, loin de postuler l'homogénéité d'une « condition féminine » ou la

linéarité du processus d'émancipation, les auteures écrivent l'histoire des femmes dans leur diversité et soulignent les multiples redéfinitions des rapports de pouvoir entre les sexes au fil du temps.

- 3 Le premier chapitre revient sur les apports du concept de genre à la réflexion sur les grands objets d'étude de l'histoire politique que sont la citoyenneté et la nation. Écartées de la nation en 1789 par la privation des droits politiques et l'impossibilité de porter les armes, les femmes sont peu à peu intégrées à la communauté nationale au fil des aménagements des droits civils et politiques et de leur participation aux conflits mondiaux. L'effort de guerre fourni par les femmes, au travail notamment, est reconnu mais c'est surtout leur corps, qui par l'impérieuse nécessité de l'enfantement, se trouve « nationalisé » (p. 12). Les tontes après la seconde guerre mondiale sont à ce titre éloquentes : cérémonies expiatoires, elles mettent en scène l'« assainissement » du corps des femmes et refondent la fierté nationale. Le concept de genre se révèle également opérant dans les sociétés (post-)coloniales où les rapports de pouvoir se forment à l'intersection du sexe et de la « race ».
- 4 Les trois chapitres suivants sont consacrés à la politisation des femmes, de leur exclusion de la sphère politique à l'objectif paritaire. Le chapitre 2 revient sur la fondation de la République représentative et l'exclusion des femmes de la sphère politique. Si la Révolution institue une société d'individus égaux, c'est au prix de la sujétion des femmes à l'autorité maritale et à leur enserrement dans la famille. L'absence de droits politiques n'a cependant pas empêché des formes d'action féminines dans la sphère publique et a même permis, rappellent les auteures, l'émergence du mouvement féministe. Après un long combat suffragiste parsemé d'oppositions et « d'étranges défaites » (p. 41) sur lesquels les historiennes reviennent, l'exclusion formelle des femmes est abolie par l'ouverture du suffrage universel réel en 1944. Une date tardive, relativement à l'événement dans d'autres pays européens, appelée à étayer la thèse du « retard » (p. 39) voire de l'exception française : la France, vieille nation, marquée par son passé napoléonien et sa tradition universaliste accorde plus tardivement (que la Grande-Bretagne à tradition utilitariste ou que la Turquie, jeune République laïque) les droits politiques aux femmes. L'évolution du vote des femmes contredit néanmoins les plus vieux poncifs anti-suffragistes. En moins d'un demi-siècle, l'homogénéisation des profils socio-professionnels des hommes et des femmes s'accompagne d'un alignement de leurs comportements électoraux. Une particularité demeure cependant jusqu'à la période très contemporaine : le rejet féminin du vote extrême. Dans un quatrième moment, les auteures rappellent que l'inclusion formelle des femmes à la vie politique ne fait pas moins d'elles des exceptions. Chiffres à l'appui, elles insistent sur le faible nombre d'élues (moins de 10 % de députées jusqu'à 1997), sur la division sexuelle des tâches partisans et politiques et enfin sur le bilan mitigé de la réforme paritaire. Néanmoins, la période consécutive à la Libération est aussi traversée par un regain des mouvements de femmes, la seconde vague féministe incarnée par le Mouvement de Libération des femmes dans les années 1970. Ce féminisme radical qui ne vise plus seulement à l'amélioration du sort des femmes mais plutôt à l'abolition de leur « condition » sera la toile de fond agissante de dispositions législatives réglementant les rapports sociaux de sexes dans la société.
- 5 Les cinq chapitres suivants donnent un aperçu des travaux foisonnants de l'histoire des femmes sur le terrain de la vie quotidienne, du travail, du corps, des religions et de la culture. Le chapitre 5 traite de l'une des plus riches sources pour l'historien-ne des

femmes : les archives judiciaires qui ont longtemps permis aux chercheur-se-s de dépasser le silence des sources officielles pour entrevoir les vies de femmes. Les chefs d'accusation (infanticide, avortement, prostitution, viol) et les peines prononcées à l'encontre des criminelles trahissent à la fois le statut spécifique des femmes mais également les représentations genrées qui président aux jugements portés sur les femmes transgressives. Les fonds d'archives judiciaires révèlent surtout de manière éclatante les femmes victimes. Longtemps peu puni et symbole de la domination masculine s'il en est, le viol demeure peu dénoncé. L'évolution du regard de la société sur les violences faites aux enfants au fil des deux siècles a néanmoins permis une meilleure prise en charge des victimes. Aujourd'hui, le monde de la justice, féminisé à près de 50 %, constitue un observatoire privilégié des rapports de genre dans la société. Le chapitre 8 de l'ouvrage poursuit et généralise cette perspective en retraçant l'évolution du travail des femmes sur les deux derniers siècles. D'un emploi de plus en plus industriel au XIX^e siècle, les femmes surinvestissent le secteur tertiaire après la première guerre mondiale. Voie d'émancipation des femmes par excellence, le travail demeure néanmoins encore source d'inégalités et de précarité féminines spécifiques.

- 6 Le combat féministe emblématique du XX^e siècle, la « conquête de la contraception » (p. 82) et du droit de disposer de son corps est retracé dans le chapitre 6. Les auteures relatent les oppositions entre les opinions natalistes et néo-malthusianistes et décrivent les politiques familiales (incitatives ou coercitives) mises en place au cours des deux siècles pour favoriser les naissances ou protéger les familles. Enfin, elles reviennent sur les lois Neuwirth (1967) et Veil (1974-1979) qui autorisent une maternité de plus en plus choisie.
- 7 L'un des thèmes chers à Christine Bard, « la révolution des apparences », est développé dans le septième chapitre. Loin d'être anecdotique, l'histoire des vêtements des femmes est indissociable de celle de leur émancipation. Surtout, elle donne à l'historien-ne des femmes un point de vue privilégié des normes de genre à l'œuvre. Le chapitre détaille les contraintes qui pèsent sur le corps des femmes depuis le XIX^e – la pudeur imposée, l'impératif de beauté, la soumission à la mode – mais également les temps forts de « libération » – le mythe de la garçonne, la conquête du pantalon ou encore la mode unisexe.
- 8 Après avoir constaté la victoire de Rousseau sur Condorcet au XIX^e siècle, les historiennes décrivent, dans un neuvième temps, le processus de scolarisation des filles. L'éducation différenciée dispensée aux filles dans les familles ou par l'Église fait peu à peu place à la généralisation de la mixité dans les classes au XX^e siècle. Les auteures démontrent néanmoins que la mixité a davantage répondu à une logique gestionnaire (rendue nécessaire par l'afflux des enfants du *baby boom* à l'école) qu'à une logique éducative et qu'elle reste aujourd'hui encore un impensé. L'école éclairée à la lumière du genre par les recherches récentes apparaît tout autant comme un facteur d'autonomisation des femmes qu'un lieu de perpétuation des inégalités entre les sexes.
- 9 C'est sans doute l'éducation sexuée qui a, un temps, conduit les femmes à surinvestir la sphère religieuse. Dans le dixième chapitre, les auteures rendent compte du lien particulier qui unit les femmes et les religions. Si ces dernières prônent, sur le plan théologique, la subordination des femmes dans le cadre de la famille, elles sont également une sphère d'autonomie des femmes qui s'organisent en mouvements de jeunesse ou en organisations philanthropiques et politiques (à l'instar des organisations catholiques suffragistes). Au XX^e siècle, les religions ne se comportent pas de la même

manière face à la sécularisation de la société et aux mouvements féministes : alors que les catholiques s'en tiennent à une vision traditionnelle du rôle des femmes, des mouvements protestants se rapprochent des questionnements féministes. Globalement, les historiennes concluent à un double mouvement divergent à la fin du xx^e siècle : là où le protestantisme et le judaïsme « libéraux » permettent aux femmes d'exercer des offices religieux, le catholicisme et l'islam – et de manière générale toutes les branches fondamentalistes des monothéismes – restent des bastions masculins qui entendent maintenir un contrôle étroit sur les femmes (et particulièrement sur leur sexualité).

- 10 Le onzième et dernier chapitre pose une question qui agite les échanges scientifiques et sous-tend les analyses de l'ouvrage : existe-t-il une culture féminine ? Après avoir précisé la double acception du mot culture (d'un côté, « culture cultivée » et d'un autre, pratiques culturelles, valeurs et symboles communs), les historiennes replacent la question dans le débat qui oppose les tenants du féminisme différentialiste et celles du féminisme universaliste. Les auteures convoquent l'anthropologie pour rendre compte des rapports spécifiques des femmes à l'espace (l'entre-soi), au temps (la répétition) et aux autres (articulés autour des notions de soin et de souci d'autrui). Socialement différenciée, la culture féminine trouve des lieux privilégiés de transmission : la relation mère-fille, la littérature ecclésiastique, l'école de la III^e République, la presse féminine. En revanche, les femmes demeurent exclues de la culture savante au XIX^e siècle en tant que consommatrices qu'il faut préserver de « mauvaises lectures » ou en tant que productrices qui s'en trouveraient virilisées. Au xx^e siècle, la modernisation – c'est-à-dire la convergence des enseignements, des loisirs et des profils socio-professionnels, la diversification des moyens de communication, le développement des échanges internationaux – permet l'émergence d'une culture commune. Aujourd'hui, s'il faut admettre que les femmes évoluent dans une culture a-sexuée ou mixte, les historiennes concluent cependant au maintien d'une forme de culture féminine.
- 11 Œuvre de synthèse, cet ouvrage s'applique à faire la somme des apports de quarante ans d'histoire des femmes et du genre. Les grands thèmes du domaine sont déclinés à la lumière de concepts-clefs tels que l'intersectionnalité, l'*agency*, la performativité du discours, l'émancipation. L'ouvrage présente l'histoire des femmes et du genre comme un lieu de dialogue fécond au carrefour de plusieurs disciplines : la sociologie, l'anthropologie ou les sciences politiques. Mieux, il démontre le pouvoir heuristique du concept de genre pour réinterpréter les temporalités contemporaines et redéfinir les objets d'étude de l'historien-ne. Enfin et de manière plus pragmatique, la bibliographie recensant les ouvrages de références du domaine est un atout précieux.

NOTES

1. . Christine Bard, *Les filles de Marianne, histoire des féminismes, 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995 ou *id.*, *Les femmes dans la société du xx^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2001 pour ne citer que ces deux exemples

2. . Frédérique El Amrani, *Filles de la terre. Apprentissages au féminin (Anjou, 1920-1950)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012 et Bibia Pavard, *Si je veux, quand je veux. Contraception et avortement dans la société française (1956-1979)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.